

Le Liberrtaire

hebdomadaire

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. »
Six mois. 3 fr. »
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

LA REVOLUTION devant l'envahisseur

Rien n'est dangereux comme les théories. Il semble qu'en subordonnant sa pensée à l'observation d'un principe on doive nécessairement ouvrir la porte à la sottise. Nos amis de l'*Avant-Garde* sont en passe d'en faire l'expérience.

Dans le dernier numéro de cet organe, Kropotkine est présenté comme un nationaliste dont le « patriotisme démocrate, humanitaire, sentimental » est de tous points semblable au patriotisme de Gérauld-Richard.

Entendez que s'il ne s'agit ici que de laver Kropotkine de cette « accusation », nous n'aurions pas songé à solliciter une minute l'attention de nos lecteurs. L'intéressé suffit à cette tâche.

Mais il ne nous semble pas inutile d'élucider, à l'occasion de cet incident particulier, certain point de la tactique révolutionnaire. Il m'apparaît que sous couleur d'antipatriotisme, nombre de nos camarades sont à la veille de commettre la plus grossière des bévues.

Prenant prétexte de la déclaration publique (1) de Kropotkine, j'ai, dans le dernier numéro du *Liberrtaire*, montré le parti que les révolutionnaires peuvent retirer d'une guerre. J'ai indiqué (après bien d'autres) les possibilités d'insurrection créées par une conflagration militaire. En cela, je ne faisais que reprendre et développer la pensée virtuellement exprimée dans la première partie de l'article: *antimilitarisme et révolution*.

Le temps et la place me manquant, j'en négligeai volontairement la deuxième, me proposant de l'examiner cette semaine.

Au risque d'encourir l'épithète de patriote, je me hâte de dire que je m'y rallie sans réserve.

Que dit, en effet, Kropotkine, qui ne puisse être accepté d'un antipatriotisme orthodoxe ? Quelles sont donc ces paroles qui suscitent la mercuriale de l'*Avant-Garde* ?

Voici le corps du délit déjà cité dans mon précédent article :

« Si la France est envahie par quelque puissance militaire, le devoir des révolutionnaires n'est pas de se croiser les bras et de laisser carte blanche à l'envahisseur. Il est de commencer la révolution sociale et de défendre le territoire de la révolution pour la continuer. »

Où je suis le plus parfait des crétins (ce qui, ma foi, n'est pas impossible) ou les mots ne signifient plus rien, ou pour mieux dire, signifient tout ce que l'on veut.

Commencer la révolution sociale à la faveur du désarroi provoqué par une guerre : voilà, j'imagine, une thèse contre laquelle ne s'inscrira aucun des révolutionnaires de l'*Avant-Garde*. La continuer envers les forces militaires et policières — qu'elles opèrent pour le compte du gouvernement français ou sous la direction du Kaiser — ne leur paraîtra pas davantage condamnable.

Je ne suppose pas qu'il entre dans l'esprit d'un seul de nos camarades que s'il est légitime de renverser, par voie de violence, l'autorité de l'administration française, il est illogique et anti-socialiste de s'opposer, par les mêmes moyens, à l'établissement de l'autorité étrangère.

Effectuer une révolution pour n'en pas garantir les fruits contre tout danger, de quel quel point de l'horizon que vienne la menace : serait-ce là la solution que proposent à nos suffrages les théoriciens de « la pure doctrine marxiste » ? On nous permettra de n'y pas souscrire.

Et qu'on ne tente pas un rapprochement entre ce point de vue libertaire et le patriotisme de la Social-Lucullus.

Aucune méprise n'est possible.

La bande Jaurès-Gérauld-Richard parle bien de défendre « le territoire de la Révolution », mais, comprenez bien : de la Révolution passée. Aucun des banquistes du P.S.U., lorsqu'il proclame la nécessité de sauvegarder la Révolution contre les forces militaires et réactionnaires de l'extérieur, n'entend désigner la révolution à faire, celle qui aurait pour première mission et pour conséquence rigoureuse de dépouiller les forbanes de la finance, de destituer les bravi de la politique pour donner au peuple des droits et des libertés. Pour les uns comme pour les autres, pour le menu fretin rue à l'assaut des sinécures et des « honneurs » comme pour les mandarins parvenus et bien rentés, il ne s'agit que de veiller à ce que les institutions établies demeurent dans leur intégralité. Ce que défendraient — ou ce que feraient défendre — l'état-major du socialisme unifié, ce sont les formes présentes de la société : le mode de propriété en vigueur, la législation et le système économique actuels. Contre ce patriotisme conservateur je conçois que son s'insurge et qu'on refuse de participer à son application.

Mais l'action de sauvegarde immédiate qui consiste à repousser, les armes à la main, l'immixtion d'un facteur de réaction au sein d'un pays en insurrection pour la conquête

(1) Je ne veux en aucune manière me préoccuper de propos prononcés au cours d'une conversation privée. *Le Temps* et les *Temps Nouveaux* ont publié une déclaration de Kropotkine : c'est sur cette déclaration seule que j'entends discuter.

de son indépendance économique, diffère sensiblement de la situation précédente.

Dans le premier cas, on concourt à la conservation d'un état de choses qu'en temps ordinaire on condamne. Dans le deuxième cas, on dispute à l'ancien régime — représenté, en l'occurrence, par les armées de l'envahisseur — les positions nouvellement acquises. Ce n'est plus là un geste de patriote défendant le territoire, c'est le geste du liberrtaire assurant la perpétuation de sa victoire révolutionnaire.

Il ne faudrait cependant pas, sous couvert d'antipatriotisme, ignorer que les ennemis de l'émancipation ouvrière ne sont pas les seuls dirigeants français.

Miguel Almereyda.

Au hasard du chemin

Un suicide

« Boulevard Saint-Martin, un jeune homme de vingt-quatre ans se suicide. »

Cause : la misère.

Comme tant d'autres, lassé d'échecs successifs, à bout de force, d'énergie, privé de concours utiles, c'est-à-dire écarté du népotisme traditionnel, cet enfant de vingt ans met un terme brutal à des jours devenus odieux.

Le fait passera inaperçu, réduit aux proportions d'un fait divers que sa conciergerie et le fruitier augmenteront d'apercus sociaux et connus.

La Société est ainsi faite que le plus effroyable des incidents ne la marque même pas au front d'un stigmate d'infamie.

Ce tribut à la mort est devenu si commun qu'il semble être l'inevitable pâture que l'on sait acheter pour un sou. La foule stupide, la cohorte des abrutis, des lâches et des canibales, va lever son chapeau au passage de ce cadavre qui est un peu son œuvre.

Vivant, ces vingt ans étaient une honte : ils portaient la livrée des gueux, la dérogue de la Misère à eux s'attachaient la répulsion et le mépris que l'on professe pour les vaincus.

Il y a des choses qu'on ne pardonne pas. La misère est la première du nombre.

— Mort, le Gueux a droit au respect de ses assassins. Trente centimes de charbon ont suffi pour cela. Ce n'est pas payer cher le respect et l'effroi qui solderont le geste épouvantable.

Il est juste de dire, en manière d'excuse au troupeau, qu'il est beaucoup plus facile de porter la main au chapeau qu'à la poche. Le premier geste accepté, sanctionne ; le second est plus pénible ; il touche dans les œuvres vives.

Il est bon de défendre son argent, dit-on, pour cela, apprendre le lendemain, qu'un homme est mort, acculé au suicide par les gestes défensifs des autres.

Evidemment, « lui », c'était un lâche. N'avoir pas le courage de traîner indéfiniment la savate, de se courber servilement, uniquement parce que c'est l'usage et l'honnêteté, ne peut dénoter une âme digne de vivre.

Au risque de paraître nous répéter et user toujours des mêmes formules, nous ne tirons rien de ce fait lamentable aucune philosophie inutile : mais nous affirmerons notre volonté de détruire à tout prix une Société où de semblables horreurs peuvent s'accomplir.



Cimetière pour chiens

« Le Matin, en quelques lignes qui veulent être simplement plaisantes, nous conte une visite au cimetière des chiens à Cléchy. »

Quelques épithètes choisies par les grotesques de la folie sénile apprennent aux lecteurs en quel amour les riches tiennent la charogne des toulous défunts. Sans doute, pensent-ils ainsi faire pardonner leur haine du pauvre.

Mais, si le Matin ne cite que quelques dévergondages d'affections posthumes, il oublie, par prudence sans doute, de nous révéler d'autres témoignages infiniment plus suggestifs.

En effet, dans cette nécropole affectée aux chiens, on y peut lire les souvenirs émus adressés à ceux qui furent « bon coucheurs ».

Les épithètes impudentes étalent sans honte de touchants diptyques à la mémoire de l'Amé. Dans ce milieu tout intime, on se retrouve en famille ; on a comme un arrière-goût d'alcôve ;

on évoque le lupanar privé et l'on conçoit cette reconnaissance du sexe que les confidences chuchotées rendent douce et bienfaisante.

Ceci n'est pas une fiction, une image exagérée, imposée par notre exécution du riche. Chacun sent, en effet, quelles tendances particulières tiennent ces bêtes à ces gens ; mais on ne saurait établir au plus juste, en l'occurrence, si l'animal est sous terre ou dessus.

Le conciergerie... l'établissement augmente ses émoluments de la vente d'ex-votos, fleurs en perles (et perles en fleurs).

Que des gens crèvent de faim comme cela se voit chaque jour, j'aurais pu pourvu que les cabots aient leur tombeau et que les catins de la Haute pussent y venir éveiller leurs regrets.



Les deux patriotes

« Le Liberrtaire, fidèle à son souci d'information, avait dépêché un de ses reporters à la rencontre de Paul Déroutelle pour interviewer le célèbre prosocrit, enfin délivré des angoisses de l'exil. »

Sur le quai de la gare de Belfort. Fiévreusement nous arpentons le trottoir contre lequel va bientôt se ranger le train ramenant le président de la L. D. P.



La Russie révolutionnaire en marche vers la République Sociale

Quarante années d'héroïque propagande révolutionnaire, constamment alimentée par un prolétariat gagnant force et conscience en raison du développement fabuleux de l'industrie, ont enfin, grâce à la déroute infligée par le Japon aux armées du tsar, réveillé les masses profondes de la Russie de leur léthargie millénaire.

Aujourd'hui, le charme séculaire de l'autocratie et de l'orthodoxie est rompu et rien n'empêchera plus la Révolution de suivre sa marche triomphale.

Le 22 janvier 1905 n'a été que le premier vagissement confus et mystique des foules russes. La grande grève de ces jours derniers, à laquelle ont participé plus de 15 millions d'êtres humains, est la veille des armes de la Démocratie Slave, son organisation et le gage certain de sa prochaine victoire. La troisième vague révolutionnaire, qui se dessine à l'horizon, secouera l'Empire dans ses fondements, abattra le tsar et le tsarisme et ouvrira, par l'instauration de la République, la voie aux transformations profondes d'une nouvelle de réalisations démocratiques et socialistes.

Les hommes du tiers-état, les libéraux, les constitutionnalistes et autres théoriciens du juste milieu, n'ont jamais eu en Russie une existence propre. Ce n'est qu'aux prodromes de la Révolution populaire qu'ils ont essayé de se profiler comme de maléfiques ombres chinoises sur les vases peints du pays en genèse de renouveau social.

Ils sont d'ores et déjà débordés. Leur prétentions grotesques et mystificatrices de concilier la liberté de presse, de réunion, de conscience, la promesse de lois protectrices du travail, d'amélioration du sort des paysans, de l'autonomie de la Finlande, de la Pologne, etc., etc., avec un tsarisme constitutionnalisé ainsi qu'avec le respect de l'inviolabilité du droit propriétaire, sont désormais percées à jour.

La masse de la population réclame la fin du tsarisme et l'établissement de la souveraineté du suffrage universel sans distinction de nationalité, de race et de sexe et espère trouver, par ce moyen, avec l'égalité de participation de chacun à la gestion publique, un droit égal pour tous à la vie et au bien-être.

Certes, la revendication du suffrage universel, par le peuple russe, est primordiale et pleinement justifiée, mais les prolétaires s'abuseraient étrangement sur la portée de cette conquête si elle devait les inciter à désarmer.

Les constitutionnalistes-démocrates et les révolutionnaires puritains et moralistes, qui abondent malheureusement,

Notre impatience est si vive, que les aiguilles de l'horloge semblent s'obstiner à demeurer figées.

Enfin, le train est annoncé... Il stoppe...

Nous nous précipitons vers un compartiment d'où émerge le chef, aujourd'hui « déshabillé », (c'est dur l'exil !) de Déroutelle.

Nous déclinons notre qualité.

Notre briolet, tricolore pour cette circonstance, enthousiasme Déroutelle au point qu'il oublie le journal pour lequel nous désirons qu'il nous confie ses impressions, en arrivant sur la terre de France.

— Sans doute, allez-vous immédiatement reprendre votre place à la tête de vos fidèles ligueurs ? lui demandons-nous.

— Tu parles !... Mais avant toute chose, je tiens à aller remercier le grand citoyen qui, durant mon exil, sut prendre en mes lieux et place la défense de la Patrie battue en brèche par les attaques infâmes des internationalistes... — Ce citoyen ?... — Jaurès, parbleu !

Les notes aiguës, s'échappant de la locomotive, annonçaient le départ du train. Il ne tarda pas à s'évanouir. Et le hall retentit des cris vigoureux de l'admirateur de Jaurès :

Vive la Patrie ! Vive l'Humaine !

Fanatisme Patriotique

M. Baudin continue son petit travail patriotique à la maison Letellier.

Toutes sortes d'élections sont proches...

Il est bon en de telles conjonctures, d'entretenir le Pays de sa chère et vaillante Armée.

M. Baudin vient, en conséquence, de livrer à la publicité une « Lettre d'un capitaine » (Le Journal, 22 octobre 1905), dont, malheureusement pour la vraisemblance de la fiction, le style est identique à celui de M. Baudin encore que celui-ci s'efforce, pour la circonstance, de se transformer en grognard moderniste.

Ce capitaine est, naturellement, doué de toutes les vertus qu'aime M. Baudin, il estime celui-ci et ne le lui cache pas ; enfin, il arbore cet esprit nouveau qu'essaie de susciter par ses pauvres circulaires l'agent de change qui préside aux destinées des patriotes français.

Esprit bien peu nouveau, au fond, et qui demeurera bien inutile, si toutefois il se manifeste jamais. Inutile, parce que, rendit-il la caserne habitable, ce qui est d'ailleurs impossible, il ne ferait pas s'évanouir les réalités que les révolutionnaires dévoilent et que les vérités qu'ils disent sur la nature de l'idée de patrie et le rôle de l'armée ne peuvent que se répandre et agir de plus en plus. Inutile, parce que l'homme ne va pas du savoir à l'ignorance, de l'individualisme à la religion, mais exécute nécessairement la marche contraire.

La lettre en question nous montre précisément qu'on ne peut opposer à l'antimilitarisme et à l'antipatriotisme que des moyens de religiosité. Avec M. Baudin, nous restons devant l'autel de la religion patriotique purement bourgeoise, dont le rituel ne varie que par les vocables employés de celui des néobourgeois, les socialistes patriotes.

Le capitaine constate que l'outillage des boucheries humaines se perfectionne. De ce côté là tout va bien. On peut tuer les hommes plus rapidement, plus proprement et plus nombreusement que jadis ; on démolit et on incendie à de grandes distances. On pille et l'on viole librement. C'est parfait.

Mais le système cloche par un autre côté : le moral des troupes ne se perfectionne pas, assure le capitaine. Il s'en faut de peu qu'il n'ajoute : au contraire. On aspire de moins en moins à se laisser subjugué au régiment et à aller se faire tuer la peau sur les champs de carnage. Domage !

La faute en incomberait dans une certaine mesure aux antimilitaristes et aux antipatriotes. Ici, se place un petit hommage à notre propagande.

« Le développement du bien-être général rend l'homme social plus délicat et moins apte aux grands dévouements. Les idées que des théoriciens stupides propagent font un obscur travail dans l'âme des générations nouvelles, et les maîtres de nos écoles et de nos lycées n'apportent pas assez d'attention à prévenir contre elles les jeunes intelligences qu'ils doivent former. Je ne dis pas que ces forces hostiles à l'instinct de conservation collectif qui est le grand ressort de l'armée détruisent en un pays le patriotisme. Mais elles distendent ses muscles, elles font dans une certaine mesure un contre-poids à la vigueur de la race. »

Tu peux nous traiter d'imbéciles, ô Baudin, sache que cela nous touche. Il va sans dire que lorsque, prolétaires conscients, nous opposons notre intérêt d'individus individualistes et solidaires, autrement dit notre intérêt de classe, à ton intérêt de bourgeois, nous n'attendons pas tes félicitations.

Si nos forces sont hostiles à l'instinct de conservation collectif de la classe bourgeoise, dont la patrie est le fief, elles sont amies de l'instinct de conservation de la nôtre, élargie par la solidarité réaliste jusque par delà les frontières de notre prétendue patrie. Ainsi, notre instinct de conservation trouve naturellement son expression dans notre antipatriotisme, né au surplus de notre antipatriotisme. Nous sommes des sans-patrie en fait et nous voulons, logiquement, l'être en droit, comme dirait un juriste.

Le capitaine de M. Baudin a cherché le moyen de détruire le « mauvais effet » — pour lui — de notre propagande et il l'a trouvé. Il s'agit tout simplement de parler, parler encore, parler toujours — parler aux hommes, les « prendre par le sentiment », comme dit l'autre.

Le curé, lui aussi, parle dans son église. « Parler à ses soldats, exhaler ce qu'il a de meilleur en soi et le faire passer en eux, c'est le moyen le plus puissant qu'ait l'officier pour obtenir d'eux le sacrifice suprême et les y préparer. Des mots sincères, des mots sobres et sonnant le réveil des grandes passions humaines, et vous faites des héros. Laissez-moi lancer deux cents de ces héros, même armés de bâtons contre deux cents mauvais soldats armés des meilleurs fusils et je crève (sic) ceux-ci et je passe. »

A la bonne heure, capitaine, comme le grand Esterhazy, tu montres que, toi non plus, tu n'es pas un « mou de veau » !

Des mots ! des mots ! pour faire des héros, c'est-à-dire des idiots !

Penses-tu, vraiment, capitaine, que des mots auront raison des cerveaux ?

Pas plus que, maniés par tes héroïques « poires » les bâtons n'auront raison des Tébels.

« C'est une vérité de tous les temps et de tous les pays qu'on fait la guerre avec le moral des simples soldats. On raconte que peu d'instants avant le combat naval de Tsoushi-

Un Proscrit.

La Russie Sanglante

Dans notre dernier article, nous formulions le souhait — n'en pouvant pourrir l'espoir — que la conscience vint au peuple que son affranchissement intégral est subordonné à sa seule action, qu'en dehors d'elle il ne peut y avoir que duperie et escamotage. Avions-nous tort? Les derniers événements ne sont-ils pas venus confirmer la réalité de notre thèse?

Jamais, sans doute, dans l'histoire de l'humanité, il n'a été donné de voir un soulèvement aussi général. Et pourtant le régime absolutiste qui s'oppose violemment à toute association rendait l'entente impossible. La situation géographique de la Russie n'était pas un mince obstacle à l'extension de l'esprit de révolte. L'état de servage et de profonde ignorance où croupissent les populations était également une cause d'insuccès. Eh! bien, en dépit de toutes ces difficultés — difficultés qui firent durer jusqu'à ce jour un régime abhorré — la grève générale a clamé son espoir. Par elle s'est affirmée la volonté populaire d'acquiescer enfin droit de cité et d'avoir sa part de bien-être. Fallait-il que la mesure fût comble!

L'effervescence populaire a ébranlé le trône — qu'on disait intangible — des Romanoff. La peur, l'épouvante atroce qui fait perdre la raison, s'est emparée de l'autocrate et de ses courtisans. Sur leurs visages, naguère insolents, a passé la pâleur des condamnés à mort qu'on mène au supplice. Leur langage, habituellement arrogant, s'est adouci pour implorer un secours ultime. Le désordre des défilés irrémédiables régna en ce milieu d'âcheté et de méfiance. La rumeur du peuple, cette grande puissance anonyme qui signore, avait suffi à créer un tel désarroi. Il est permis de penser qu'un effort plus constant aurait pu achever la panique, précipiter la chute finale, anéantir à jamais la tyrannie impériale. Cet effort n'a pas été tenté.

L'omnipotent Witte fut l'homme de la situation. Cet infatigable bavard, que des démarches pacifiques ont auréolé, s'est institué le sauveur du tzarisme. Il est le Mirabeau du 89 russe — avec moins d'envergure, toutefois. Son intervention a fait temporiser la Révolution. Tout retard, en de telles circonstances, est une faute irréparable. La société qui veut naître ne doit pas compter sur la neutralité de celle qu'elle doit supplanter, mais savoir quelle n'est forte que de l'insurrection des foules. Toute accalmie, tout répit permet au vil organisme de se ressaisir, d'étendre ses ressorts usés, pour, par un effort suprême, rétablir et assurer son équilibre. Malheur à ceux qui le laisseront se recharger!

L'occasion d'un affranchissement définitif était favorable. On ne sut pas en profiter. Les promesses du pouvoir, la crovance en la loyauté de Witte ont compromis l'esprit révolutionnaire. Cette lassitude prématurée n'est que trop explicable en un pays où la notion de liberté est encore embryonnaire. Aux yeux du peuple russe, la liberté politique — stade nécessaire, paraît-il — est pleine de prestige. Ils n'ont pas fait, comme les Français, la décevante expérience de trente années de République. C'est leur excuse...

On ne saurait trop blâmer les libéraux initiateurs de Doumas ridicules, pâles réformistes aux ambitions mesquines et surtout les social démocrates — plus dangereux que les premiers, parce que leur influence sur les masses exploitées est plus directe — pour n'avoir pas su assigner un but plus haut aux revendications du peuple. C'est grâce à ces aspirants législateurs, bergers du troupeau hu-

main, que le manifeste du tzar a eu l'action pacifique de l'huile sur une mer démontée.

Pourtant, quand Nicolas II, alarmé, voulut bien composer, ne devait-on pas voir là un indice probant de son impuissance, et puiser dans cette constatation un réconfort pour la lutte? Ce premier gage, loin de calmer, aurait dû intensifier l'action révolutionnaire.

Cette pusillanimité fut une faute grave. Elle sera regrettée avant peu, quand on comprendra que les promesses arrachées à la peur n'étaient que des promesses fallacieuses. Peut-être sont-elles déjà regrettées. Le fécond courreur de Witte n'a-t-il pas maintenu à son poste le sanguinaire Trépoï? Et l'on sait avec quelle virtuosité cet émule de Gallifet mate la turbulence révolutionnaire! En certains centres : Odessa, Moscou, Kazan, Tomsk, etc., etc., le sang coule à flots. Ce n'est pas pour le triomphe de la Liberté. A peine pour cette parodie de Constitution, ce semblant de régime libéral que des commissions serviles vont lentement élaborer! Cette Constitution serait-elle semblable à celle dont les Français semblent si fiers, qu'elle ne vaudrait pas les sacrifices faits pour elle. Triste résultat d'un élan qui faisait espérer mieux!

Qu'ils le veuillent ou non les Russes qui, sont à la tête du mouvement insurrectionnel ne sont que des copistes de la Révolution française. Ils ont le même langage pompeux, les mêmes attitudes théâtrales. Ils se satisfont des mêmes palliatifs. Ils ont surtout le même sentimentalisme fâcheux qui les conduit aux mêmes errements. Comme les ancêtres tant vantés de 89, il semble qu'ils n'aboutiront à rien de positif.

Mais la Russie douloureuse n'a pas dit son dernier mot. Toute l'énergie révolutionnaire n'est pas épuisée. Des événements qu'on ne saurait prophétiser ne peuvent manquer de surgir.

Le tzar aura beau être prodigue de concessions, il ne saura apaiser la tourmente. Du jour où son absolutisme a été entamé, il fut fatalement condamné. Le principe odieux du tzarisme n'est plus un principe indiscutable. Ce principe qui puisait toute sa force dans son dogmatisme a perdu de son caractère sacré et invulnérable.

La disgrâce de Pobiedonoszeff est un symptôme grave de la décrépitude tsariste. Les Occidentaux ne peuvent se rendre compte de l'importance de ce fait qui n'est futile qu'en apparence, et à leurs yeux seulement. Chez eux, nul homme d'Etat n'est indispensable : les plus influents, les plus représentatifs d'eux, Gambetta ou Waldeck-Rousseau, peuvent disparaître sans que soit menacé le régime dont ils étaient temporairement la tête.

En Russie, il en va autrement. Mieux qu'un ministre éphémère, plus même qu'un tzar, Pobiedonoszeff incarnait le pouvoir implacable, la bureaucratie inflexible. Il était le dernier pilier du régime qui meurt. C'est pourquoi la retraite de cette figure surnoise, symbole vivant du tzarisme impitoyable, a une si haute signification; elle présage la fin prochaine d'un régime de brutale autorité, de fureur libérale.

En attendant les funérailles du colosse russe, il faut se préparer, pour un jour proche, à réaliser une société qui devra donner à chacun la possibilité de se développer normalement, dans le maximum de liberté compatible avec les exigences sociales.

Un Anarchiste Russe.

Moi-même, mais encore pour son entourage. Le lit, dans la journée, sera tiré auprès de la fenêtre largement ouverte par laquelle la température qu'il fasse.

Seulement par les journées humides où règnent le brouillard et la pluie fine pourront fermer en prenant soin de renouveler l'air plusieurs fois dans les 24 heures.

L'air doit entrer toujours et le plus possible, le froid même intense, du moment qu'il reste sec ne peut indisposer un tuberculeux. Donc, le jour et la nuit, la fenêtre restera ouverte, et je dis ouverte complètement et non entrebâillée. On conçoit en conséquence pourquoi l'air sec et froid des montagnes est si favorable à la majorité des tuberculeux.

En combinant le repos au lit avec l'aération continue, on agira donc pour le mieux dans les agglomérations des cités. La lumière a naturellement une influence excessivement propice sur nos malades, mais lors d'une période de toux, lors d'un crachement de sang, par exemple, il faut éviter le plein soleil du midi. Enfin toujours à la première période, une série de moyens physiques, est des plus précieuses pour venir en aide au traitement indiqué.

Ce sont les lotions tièdes d'abord, froides ensuite, lorsqu'elles n'entraînent pas chez le sujet de frisson prolongé. Ces lotions doivent se faire sur tout le corps, le matin ou même deux fois par jour. Elles seront d'une durée très brève, faites de préférence avec une grosse éponge qui mouille d'un seul coup tout le corps. On asséchera aussitôt après avec une serviette chauffée ou tout au moins très sèche.

Puis viennent les frictions sèches ou alcooliques, faites à la main ou au moyen d'une flanelle, sur les peaux irritables et douces; faites, au contraire, au gant de crin et poussées énergiquement jusqu'au rose clair de tout le corps pour les peaux résistantes. Ensuite le malade reprendra le lit, où il restera couvert jusqu'à ce qu'il sente le sang circuler chaudement par ses vaisseaux, ces moyens gardant une surface intacte qui élimine aisément une partie des poisons de l'organisme, poisons d'origine alimentaire entre autres, d'autant plus abondant chez le tuberculeux qu'il se nourrit davantage.

De plus, ils sont des excitants de l'appétit et des activateurs de la circulation. Les crachements de sang les contre-indiquent formellement au moment où ils se produisent. On peut les reprendre au bout de quelques jours avec précaution.

Durant tout le temps de sa cure, le malade devra éviter plus encore qu'en temps normal la constipation. Dans ce but, les frictions jouent un rôle important, mais les laxatifs à petites doses et les lavements surtout sont d'un grand secours — Les purges ne doivent être données chez nos malades que sur l'avis du médecin.

A la rigueur et bien que j'en aie dit d'une façon générale, certains médicaments peuvent être administrés à la première période; mais seulement si le médecin les prescrit. — D'ailleurs ils ne font que venir en aide au fond même du traitement et le

ma, le bateau-amiral nippon transmet par signaux les instructions du chef à toute la flotte. Chaque bateau fera ceci, occupera telle place, tendra à exécuter telle manœuvre. Tous les yeux étaient fixés sur ces gestes rythmés du grand maître de commandement comme sur les gestes d'un dieu caché. Il y avait un gâit dans les couleurs multiples des pavillons qui s'agitaient. Enfin, un signal annonça la fin des instructions en recommandant de donner au dernier ordre qui allait être transmis la plus grande attention. Et voici la phrase dont chaque mot se grava dans le cœur des marins : « S'il le faut, il faut que chacun meure. Il faut que ce soit notre race, le Japon, qui ait l'avantage non seulement de la manœuvre, mais de l'héroïsme. »

— Parfaitement, nous crèverons mieux que les autres, répondirent sans doute les brutes qui, sans motif autre qu'un ordre, de leurs maîtres, allaient assassiner ou se faire assommer.

Il est peut-être très intelligent de la part des maîtres japonais de donner de tels ordres, en tous cas leur intérêt veut qu'on y obéisse. Il est évidemment beaucoup moins intelligent de la part des soldats de s'y conformer, parce que tel n'est pas leur intérêt — parce que l'intérêt d'un homme n'est pas de mourir, mais de vivre.

« Si excellent que soit l'officier, s'il n'emploie pas ces moyens-là, son effectif fond. Donc, il faut parler, sans cesse parler, parler à la compagnie rassemblée car c'est un auditoire, une assemblée, laquelle a son âme spéciale différente et meilleure que les âmes de chacun pris en particulier. C'est cette âme-là qui est intéressante et celle-là qu'il s'agit de fanatiser. »

Fanatiser!

Encore un aveu, ô maladroite Baudin!

Ainsi à une propagande de raison, les bourgeois ne peuvent opposer que des moyens religieux, du fanatisme, puisqu'en cherchant une voie nouvelle ils n'ont rien trouvé de mieux.

Il ne suffit plus de la musique des couleuvres, de la ferblanterie, de la monnaie de singe, de la Loque. Il faut encore fanatiser par le discours.

Parler! Parler! Général Berteaux, homme de progrès, installez des phonographes patriotiques dans les casernes!

Le curé, lui aussi, parle dans son église... C'est le même moyen qu'ont trouvé les prêtres de la religion patriotique. Grande découverte! Il est aussi vieux que le gouvernement des troupeaux par la force de ruse.

Peu importe, M. Baudin nous promet de vérifier une fois de plus — et ce n'est pas de trop — que le patriotisme est la religion qui remplace aujourd'hui celle de Dieu, décadente.

La Patrie, c'est Dieu sur la terre. Seulement, ayant fait descendre l'idole de son ciel, les bourgeois nous ont procuré par là le moyen de la juger. Voilà pourquoi, pour peu que nous aussi nous parlions, non plus avec des mots creux et sonores, mais avec des idées substantielles et réalistes, le culte de la nouvelle idole ne durera pas ce qu'a vécu le culte de l'ancienne.

Manuel Devaldes.

Le Triomphe Socialiste

Mon ami Lamasse, le teint frais, la face hilare, me happa au passage et, sans préliminaire : « Eh bien, ça marche, hein ! » « Oui, donc, qu'est-ce qui marche ? »

« Ben, la sociale, parbleu ! nous y arrivons, nous y sommes. »

— Ah !

— Comment « ah » ? Ça ne semble pas l'enthousiasme ; tu m'as l'air de te faulter dans la peau d'un bourgeois. Alors, quoi ! tu ne vois pas que ça marche, que les nôtres arrivent, que les emplois, les fonctions, les hauts grades, la direction des affaires, tout ça appartient à nos amis, tout ça se socialise, quoi !

— Comprends pas bien !

— Non vrai, tu m'épates, s'exclama Lamasse, tu ne vois pas clair, alors ; eh bien, moi, je sais voir, je remarque, je prévois même ; oui, il y a un peu du prophète en moi. Ainsi, il y a de cela quelques années, à l'occasion d'une souscription en faveur de grévistes, (souscription qui illustra un journal socialiste) je fis insérer :

Un qui voudrait voir Jaurès président de la République 0 55

car mon vieux, tu sais moi je suis logique ; je me dis comme ça : la République avec un président socialiste, c'est la République sociale. « Eh bien, j'en ai eu du flair ! Trois ans environ après mon cadeau de sept sous à la Petite..., non aux camarades grévistes, Jaurès faisait la pîge à Deschanel ; en cravate blanche, frac et écarpins vernis, il était salué par la garde militaire du Palais Bourbon ; tout doucement, la conquête des pouvoirs s'opérait ; Gérauld devenait député nègre... »

C'est alors qu'on s'expliqua son éloquence et son style.

... Tu l'as dit... Millerand continuait la socialisation du commerce et de l'industrie et sacrifiait à la société les misérables auteurs du *Manuel du soldat* ; tous les souverains, le tsar tout puissant lui-même, reconnaissaient en lui le socialisme régnant ; le Groupe Rénovateur de la Chambre augmentait sans cesse le nombre de ses adhérents ; l'unité était plusieurs fois proclamée... et pratiquée. Maxence Roldes devenait sous-ministre de la guerre, Fabry prenait place aux finances ; Briand secondait brillamment le brave petit père Combes dans l'œuvre sublime et féconde d'épuration démocratique, laïque, républicaine, sociale... »

— « J'ai chaud ! »

... dans les commissions parlementaires, nos amis dirigeaient les débats, indiquaient le sens des réformes, socialisaient, socialisaient toujours. Et dernièrement, ces jours-ci encore (et c'est ce qui me fait dire que ça marche) n'a-t-on pas vu la Petite République s'élever au rang de grand quotidien et donner 25.000 fr. de prix pour un concours social-populaire, n'a-t-on pas vu tout ce que j'appellerai la vaillante noblesse socialiste s'élever pour défendre la Patrie, notre chère Patrie usurpée par les brutes nationalistes et salée par les policiers anarchistes ; n'a-t-on pas vu le citoyen Paul Brousse promener dans les cours et les parlements étrangers, le souveraineté auguste du Proletariat parisien, et hier, pas plus tard, le Congrès de Chalons où siégeaient nos plus fidèles tribuns, Jaurès, Guesde, Vaillant, Lapointe, Lesuire, Machin, etc., établissaient savamment les infailibles moyens de doter notre belle France d'un Parlement unanimement socialiste.

— Pardon de l'interrompre, risquais-je,

mais tous ces noms que tu me cites désignent-ils bien des socialistes ?

— Comment peux-tu en douter ? Il ne serait pas socialiste, celui qui chanta la *Bataille*, qui acclama Casimir-Perier au suicide, qui donna au Peuple des chapeaux à quarante sous et des pardessus à dix francs ; il ne serait pas socialiste celui qui clama la *Carmagnole* à Carnaux, porta la bonne et réconfortante parole à tant de travailleurs en grève, celui qui faillit mourir de désespoir quand il fut contraint de confier sa fille aux bonnes sœurs ; pas socialiste encore, ces anciens membres de l'Internationale, de la Commune, du groupe des réfugiés de Londres, ces disciples de Marx et de Proudhon ; sache, mon cher, que tu attaques en ces citoyens l'incarnation même du socialisme. C'est faire œuvre réactionnaire que de douter un seul instant des sentiments généreux des camarades qui se dévouent, se sacrifient pour tenir les postes les plus périlleux, pour réaliser, enfin, la tant désirée conquête des pouvoirs publics. Mais, au fait, tu me fais bavarder et je suis bien pressé, je prépare mon embarquement pour Madagascar, paraît qu'Augagneur va y fonder la sociale.

— Hein ?

— Oui, apprends qu'il est nommé vice-roi des Malgaches et rappelle-toi mon axiome politique : République, plus président socialiste, égale : République sociale.

Eug. Deniau-Morat.

La copie de notre collaborateur Harmel nous étant parvenue trop tard, nous remettons à la semaine prochaine la suite de sa remarquable étude sur « La Morale indépendante. »

Mystifications Populaires

IV

Lorsque les dirigeants visent l'argent ou le sang du Peuple, ils s'expriment en termes clairs et catégoriques, sans ambages ni circonlocutions.

Le perceleur, le garnaisier et le gendarme sont là, du reste, pour dissiper toute fausse interprétation.

S'agit-il au contraire, des droits du Peuple ? Les détenteurs du Pouvoir ont recours au langage énigmatique des syllabes, n'employant que des mots à double entente, pleins d'équivoques, de réticences, de sous-entendus.

Ces Janus valent sans cesse leur honnêteté et leur franchise comme si personne ne devait, en douter, mais ils ne parlent jamais à la nation dans sa propre langue, qui est celle de la simplicité, de la clarté, de la sincérité et de la bonne foi.

Il est grand temps que cet éternel qui-proquo ait un terme ; que la duplicité et la fourberie ne soient plus les arbitres de nos destinées.

A moins d'être taxé de folie, on ne saurait méconnaître que chaque être humain est investi par la Nature du droit, qui est égal pour tous, de concourir à la confection des conventions sociales.

Ce droit imprescriptible et primordial ne saurait être ni restreint, ni aboli, ni aliéné, ni délégué.

L'abdication, même en la supposant, par impossible, acceptable devrait, dans tous les cas, être renouvelée à l'occasion de chaque convention nouvelle.

Que les gouvernants, que les riches montrent donc aux pauvres l'acte de renonciation formelle qu'ils auraient pu consentir !

Comment ! quand il s'agit de la vente ou de l'achat du moindre lopin de terre, du compromis le plus insignifiant, on est astreint à subir le notaire, le timbre, l'enregistrement, toute une série de formalités longues et coûteuses !

Et lorsqu'il est question de ce qu'il y a de plus sacré parmi les humains, de leur existence, de leur libre arbitre, de leur bonheur ou de celui des êtres qui leur sont chers, il suffit qu'ils désignent tous les 3, 4 ou 5 ans, plus ou moins, selon le caprice de leurs maîtres, de prétendus délégués qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne peuvent pas connaître individuellement pour la plupart, et cela sans conditions, sans garanties préalables, non pas même pour un fait unique et déterminé d'avance, mais pour tous les actes de la vie sociale !

Allons donc ! Ce serait de la démente ! Cependant, c'est ce qui a lieu à la honte de notre espèce.

Le suffrage universel que les faiseurs feignent de confondre avec la souveraineté populaire, n'en est que la contrefaçon, la caricature ; ou, pour mieux dire, il ne constitue que l'un des attributs les plus secondaires de la souveraineté.

Envisagé comme institution isolée, le suffrage universel a si peu de rapport avec le gouvernement direct du Peuple, qu'il en est la négation la plus effrontée, la violation la plus flagrante.

La souveraineté qui se délègue, n'est plus la souveraineté.

Quel recours les opprimés peuvent-ils exercer contre leurs mandataires, dont l'intérêt s'est séparé du leur, et qui deviennent fatalement leurs ennemis, c'est-à-dire leurs maîtres ?

Si le suffrage universel devait être un acheminement vers la révolution sociale, ceux qui en ont fait leur chose, qui le manipulent à leur guise, l'aboliraient dans les 24 heures.

C'est précisément parce qu'ils ont la certitude qu'il a pour but de l'ajourner indéfiniment, qu'ils le préconisent sur tous les tons et le précèdent par-dessus les toits, comptant naturellement sur l'appui des ambitieux et des inconscients.

Déjà la plupart des monarchies de l'Europe s'approprient à l'introduire dans leurs Etats comme la parade la plus propre à retarder leur chute et à prolonger le règne de l'exploitation capitaliste.

Bismarck l'avait bien compris, lui, qui, en 1871, n'a consenti à traiter qu'avec une assemblée issue du suffrage universel.

Aujourd'hui, cette balance, comme le disait si bien l'ex-président Cartier, constitue la clef de voûte, la pierre angulaire de l'édifice contre-révolutionnaire.

Ne soyons donc plus les complices bénévoles de notre propre asservissement.

Ne donnons pas à nos ennemis les plus implacables, à l'imposture d'une fausse légalité, l'apparence même de notre acquiescement ; car, ne l'oublions pas, c'est tout ce qu'ils désirent, que le Peuple ait l'air de sanctionner l'arbitraire en en prenant sa part, fût-ce en luttant contre eux ; ce qui est le comble du machiavélisme.

Atome.

moins possible le concours de l'estomac est requis pour leur administration. Ainsi agissent les injections sous-cutanées de cacodylate de soude dont nous avons déjà parlé comme stimulant de l'appétit. Ainsi agissent les huiles, l'huile de foie de morue en particulier comme un véritable aliment d'épargne. — Lorsqu'elle n'est pas tolérée, le beurre, les graisses, les sardines à l'huile peuvent la suppléer. — Ainsi enfin les phosphates peuvent jouer en partie le rôle de jaunes d'œufs.

Dr L. B.

Notre ami et collaborateur, le Dr L. B., reçoit chaque jour une grande quantité de lettres ; beaucoup de ses correspondants négligent de joindre un timbre pour la réponse, cela occasionne à notre camarade des frais que son budget ne peut supporter, et pourtant il tient à répondre à chacun. Prière aux intéressés d'être moins négligents à l'avenir. N. d. L. R.

L'Anarchie et les Syndicats

Au camarade G. Yvetot.

Les réformistes de toutes nuances (socialistes, révolutionnaires, syndicalistes, etc.) font tous la même erreur grossière : la lutte des classes. Selon eux, il existe deux classes. D'un côté les exploités (ouvriers), de l'autre, les exploités (patrons, dirigeants).

Partant de ce point, ils considèrent comme logique l'organisation des exploités pour combattre les exploités. C'est ainsi qu'ils essaient de légitimer l'action syndicale.

Je pense au contraire, que les classes n'existent que dans leur imagination et je ne connais que des individus.

Parmi ces individus, certains sont patrons ou parasites, d'autres sont ouvriers ; le grand nombre accepte la société actuelle et seul un petit nombre (les anarchistes) la combat.

Par conséquent seuls sont intéressants (à notre point de vue) non pas tous les exploités ou tous les parasites, mais ceux de l'une ou l'autre catégorie qui sont anarchistes.

Ensuite, il est risible de parler de la domination des capitalistes et des bourgeois.

Est-ce leur puissance personnelle qui nous asservit ? Non ! La société actuelle ne dure que parce que les non privilégiés ont assez bons pour consolider par leur acceptation et leur participation les rouages sociaux fonctionnant à l'avantage des privilégiés.

L'ennemi n'est donc pas seulement le patron, le galeux, etc., mais surtout l'ouvrier, le soldat dans lesquels ils puisent leur raison d'être et leur force. Dans ce cas que nous parlez-vous de classes ? de solidarité ouvrière ? Folie !

Tous les inconscients sont nos adversaires. J'ai dit que le syndicat avait pour but d'essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers. J'ai démontré qu'en agissant de la sorte, il sanctionnerait le patronat et le salariat et donc prolongerait la durée de l'organisation sociale actuelle.

Vous me répondez « nous voulons obtenir pour nos syndicats des réformes qui ne seront pas du tout pour consolider la société capitaliste, exemple : la réduction des heures de travail et l'augmentation des salaires. »

Je ne m'attendais pas, camarade Yvetot, à être obligé de discuter avec vous sur un sujet aussi banal que l'absurdité des réformes.

Ainsi vous prêtez à la journée de huit heures une portée révolutionnaire ?

Vous devez savoir que son application est quasi-impossible, les dirigeants ayant intérêt à ce qu'il y ait un certain nombre de chômeurs afin de ne pas hausser les salaires.

Ne pensez-vous pas que la vulgarisation scientifique venant décupler les forces de production, la suppression des métiers inutiles (bureaucratie, luxe, arts, armées, etc.) ne viendrait diminuer la durée de l'effort de chacun dans des proportions considérables ?

Pourquoi la journée de 8 heures plutôt que 5 ou 7 ? Y a-t-il un motif à ce chiffre ?

Cette réforme n'est, dans votre esprit, qu'un acheminement, une étape. Je le sais bien mais pourquoi ne pas aller au but directement ?

D'autre part, l'augmentation des salaires, quelle fumisterie !

C'est le vieux boniment de politiciens socialistes. Nous savons que lorsque les salaires augmentent, le taux des denrées nécessaires à la vie (alimentation, vêtements ou habitation) augmente dans des proportions égales et souvent même plus fortes. Conclusion : rien de changé dans l'ordre des choses.

Vous en avez assez, camarade Yvetot. Comment voulez-vous que les anarchistes s'occupent de fadeuses semblables ? Le temps que vous y êtes, proposez nous aussi les retraites ouvrières, ce sera comble.

Je sais ce que vous allez me répondre : « la syndical est un milieu merveilleux pour notre propagande révolutionnaire, nous pouvons y entrer pour éveiller les mentalités inconscientes. »

C'est entendu, allons dans les syndicats faire notre propagande anarchiste, mais dans aucun cas, nous ne pourrions dire aux gens « Syndiquez-vous ! Venez dans notre troupeau ! Apprenez votre appui aux organisations qui sanctionnent (consciemment ou inconsciemment) le patronat et tout l'édifice social. »

Notre besogne ne peut consister qu'à éduquer les inconscients, en faire des « individus » les aider à réaliser leur conscience et leur autonomie individuelle.

Et alors, lorsqu'ils seront conscients, ils fuiront les syndicats parce qu'ils verront que ces organisations essentiellement autoritaires sont des barrières pour l'extension de leur personnalité et de leur action.

En effet, de toute façon le rouge syndical est inutile, car de deux choses l'une : ou les syndiqués seront conscients ou ils seront inconscients.

Dans la première hypothèse, si les syndiqués deviennent conscients, ils repoussent les réformes à l'élite des classes et, et se désintéressent du travail syndical, car leur force individuelle sera assez grande pour agir et propager de tous côtés sans avoir besoin de déléguer que ce soit pour le faire.

Dans la seconde cas, c'est-à-dire si les syndiqués restent inconscients, cela ne nous intéresse pas. Leur besogne ne pourra être que de la besogne d'inconscients, pas autre chose — notre attitude à leur égard sera la même qu'à l'égard des autres inconscients — patriotes, électorales, socialistes, etc — c'est-à-dire que nous irons dans leurs milieux afin d'y répandre ce que nous croyons être la vérité en les incitant à combattre l'organisation sociale. La société actuelle est défectueuse, elle est à détruire. Il n'y a rien à tenter dans son sein, tous les efforts de réformismes (politiques, syndicalistes, coopératifs, etc) sont voués à l'impuissance.

Pénétrons-nous bien de cette vérité : pas d'amélioration à espérer dans la société présente, il faut la transformer.

D'autre part, la transformation sociale n'étant que la somme des transformations individuelles, nous pouvons conclure par la seule efficacité de la propagande éducatrice individualiste.

En résumé :

Les syndicats (subventionnés ou non) font un travail inconscient puisqu'ils parlent d'un point de vue la lutte des classes pour arriver à une besogne de consolidation sociale (journée de 8 heures, grèves partielles, réformes diverses, etc.). Quelles que soient les épithètes des syndiqués (rouges, jaunes, réformistes, etc.), ils ne connaissent le patronat et le sanctionnent par le fait qu'ils parlent et s'entendent avec lui.

D'autre part, étant donné ce qui précède, l'attitude des anarchistes dans les syndicats ne

(V. voir dans « L'Anarchie » (nos 3 et suivants) les articles sur la journée de huit heures.

COLONISATION

pourra être qu'adversaire de ces milieux, puis-
qu'il est prouvé que leur action est anti-anar-
chiste. Leur œuvre devra être exclusivement
une œuvre d'éducation anarchiste, par con-
séquent anti-syndicale.

Deux mois en dehors du sujet :
Je vous suis inconnu, dites-vous, alors qu'il
n'en est pas de même de vous. Qu'est-ce que
cela prouve ?

La renommée aux cent bouches a porté jus-
qu'à moi, non seulement votre nom, mais ceux
de Loubet, laurs, Déroulède et bien d'autres.

Eux aussi m'ignoraient et pourtant je les con-
naissais. Est-ce suffisant pour m'incliner devant
eux sans contrôle ?

Cette comparaison ne vous offensera pas, je
l'espère.

Honni soit qui mal y pense et bien à vous.

André Lorulot.

Je vous remercie de votre offre de librairie.
J'ai lu tout cela. J'ai même eu le tort, il y
a dix ou quinze ans, d'en copier, je le re-
grette. Pour ma part, je ne vous en propose
aucune, je ne compte de vous inviter à venir
dans les groupements anarchistes pour y dis-
cutter fraternellement, cordialement, soit la
question syndicale, soit toute autre question.

A. L.

Causerie Ouvrière

IL FAUT CHOISIR

Aux ouvriers russes.

Extrêmement tragique la phase ac-
tuelle de la révolution en Russie.

Se ressaisissant, l'élément policier et
gouvernemental avec l'aide précieuse des
journalistes antisémites, a réussi à dé-
chaîner contre les Juifs et les révolution-
naires, la tourbe nationaliste et antisémi-
tiste. Résultat : 1.000 morts et plusieurs mil-
liers de blessés !

C'est parce que les promesses d'un tsar
effrayé ont été prises au sérieux, que s'est
relâchée l'action terriblement révolutionnaire
des ouvriers en grève. C'est parce que la
grève ne s'est pas encore assez étendue
et que les actes de violence ont été trop peu
fréquents de la part des grévistes, que ces
tragiques événements, comme celui du mas-
sacre d'Odessa, se sont produits.

On n'a peut-être pas assez compris en
Russie qu'une grève générale en ces cir-
constances telles, ne peut pas être autre
chose qu'une Révolution ; et celle-ci n'est
réelle qu'autant qu'elle va jusqu'au bout,
c'est-à-dire qu'elle s'approprie l'industrial-
isme capitaliste et renverse l'autorité. La
grève générale doit durer jusqu'à la
révolution avérée.

Mais nos camarades russes écoutent trop
sans doute, ceux qui veulent, en Russie
comme en Pologne, profiter de la Révo-
lution russe, comme profita de celle de 1793,
la bourgeoisie française. La leçon du passé
leur est inconnue. Des libéraux, des
modérés, des socialistes, même, arrêtent le
mieux qu'ils peuvent, l'élan populaire, cha-
cun les énergies et tentent de persuader
que l'effet aura été suffisamment produit,
le but parfaitement atteint par la grève
générale dès qu'on aura obtenu un empire
constitutionnel en remplacement de l'em-
pire autocratique.

Eh bien, les événements prouvent qu'une
révolution qui ralentit sa marche est une
révolution manquée. Lorsqu'on est en rou-
te, il faut aller jusqu'au bout. De deux choses
l'une : ou mourir peut-être en combat-
tant avec la satisfaction de contribuer à
l'établissement d'une liberté durable, ou
mourir sûrement sous les coups de la réaction !

Aussitôt que les révolutionnaires devien-
nent sentimentaux et craignent de voir
trop couler le sang des misérables agents
de réaction, c'est le leur qui va couler, c'est
ce qui se passe en Russie.

La semaine dernière, je disais : « Pas de
pitié !... » C'était là un cri humain ! Je le
répète aujourd'hui : « Pas de pitié ! » ou
c'est la mort pour vous révolutionnaires ;
ou c'est la Révolution manquée, la liberté
noyée dans votre sang.

Aussitôt que le révolutionnaire en pé-
riode d'action parle de s'humaniser ; aus-
sitôt qu'un faux sentimentalisme s'empare
de lui, c'est la sauvagerie, la cruauté, la
bestialité inconscientes qui se dressent
alors contre lui et l'écrasent.

Ah ! vous voulez épargner les monstres
sanguinaires : le tsar, les grands-ducs, les
ministres, la cour, les gouverneurs, les
papes, les patrons, les riches, les généraux,
les policiers, les journalistes, les cosaques
et toute la clique qui vit du mal et de la
honte ! Eh ! bien, travailleurs, tout cela re-
prend la vigueur qui vous abandonne et va
vous massacrer et vous exterminer parce
que vous n'avez pas su massacrer, exter-
miner tout ce qui entravait la marche de
la Liberté.

Eh ! quoi ? Les moyens chimiques dont
vous savez si bien faire usage par moments
ne peuvent-ils se multiplier à l'instant
même où tout s'affoie ? Voulez-vous donc
que le sang coule seulement des plaies qui
vous seraient faites ? Voulez-vous donc
que soit inutile le sacrifice de tant de vies et
la résignation va-t-elle faire place à la ré-
volte ?

Ouvriers russes, si vous croyez aux pa-
roles des mauvais bergers, si vous avez
foi aux promesses des puissants vous aurez
peut-être le suffrage universel que nous
avons en France ; vous aurez peut-être un
empereur constitutionnel comme Guil-
laume II ou une République scélérate
comme la nôtre ; mais vous n'aurez pas plus
que nous, ouvriers de France, le bonheur,
ni la liberté !

Juifs ou Chrétiens, tous s'accordent, vous
le voyez bien, parmi les riches et les heu-
reux pour aider le tsar ou ceux qui le rem-
placent à rétablir l'ordre !

Rétablir l'ordre, c'est noyer dans le sang
la Révolution en œuvre. C'est submerger
dans le sang des héros toutes les idées de
révolte, de science, de liberté.

Le voudrez-vous, ouvriers russes ?
La situation est critique et l'heure est
solennelle : ou la réaction vous extermini-
ra tous si vous cédez, si vous restreignez
votre action, ou vous réussirez à faire la
Révolution, à établir l'entente des produc-
teurs entre eux et à instituer une société
basée sur la liberté. Cela, au prix du sang
de tous ceux qui sont morts en luttant
avant vous ; cela au prix du sang de ceux
qui peuvent encore mourir en combattant,
mais avec l'espoir de voir le combat se con-
tinuer jusqu'à la victoire !

Il n'y a pas de milieu : être tous tués
sans profit ou risquer de mourir pour la
liberté !

Il faut choisir !

G. Yvetot.

Le format du *Libertaire* est par trop exigu
pour entreprendre la tâche de dénoncer, une
à une, les atrocités sans nombre, commises
par les administrateurs coloniaux.

Nous laisserons cette besogne aux grands
quotidiens qui, à défaut de sincérité, ont des
combinaisons politiques à mener à bien, en
entretenant certaines campagnes.

Nous ne prendrons donc pas partie contre
Gentil pour de Brazza et réciproquement ;
notre rôle se bornera à épingleur, à mettre en
vedette la manière de civiliser, des gens qui
nous représentent et qui maintiennent d'une
main ferme — trop ferme ! — le drapeau fran-
çais sur des terres usurpées.

Nous laisserons les Gaud et Toqué, bour-
reaux d'hier, « expier », aujourd'hui, leur fu-
neur malade vis-à-vis des nègres, dans les
angoisses d'une maison centrale. Nous avons
en nous trop d'humanité, trop de réelle pitié
pour ajouter aux tourments qu'ils endurent.
Et, quand nous songeons que des hommes ne
valent pas mieux qu'eux, tout aussi crimi-
nels, parading, posent à la petite vertu et les
frappent impitoyablement, il y a en nous
quelque chose qui proteste et nous fait pres-
que plaindre ces deux comparses.

Nous étions déjà fixés sur la façon de con-
quérir des colonies. Vigné d'Octon, dans
maints livres : « *La Gloire du Sabre* », « *Terre
de Mort* », etc., avec force éloquence et
preuves à l'appui, nous montra le peu de cas
que font de la vie humaine les soudards por-
tant, le « Drapeau de la civilisation », en ces
pays lointains.

Des villages incendiés, les troupeaux volés,
les habitants implacablement abattus, sans
considération de sexe ou d'âge. La partie
mâle échappée au massacre, soumise au plus
odieux esclavage, et l'autre prise d'assaut
pour l'assouvissement des passions de brutes
déchaînées.

Voilà les faits, — la raison se refuse à les
croire tant ils sont hideux, — dont Vigné
d'Octon offre les preuves en demandant à
être poursuivi.

La machine judiciaire, qui mit tant de hâte,
ces jours derniers, pour arrêter, perquisition-
ner, poursuivre nos amis de l'A.I.A., en mé-
canisme bien stylé ne broncha pas.

N'était-ce pas l'aveu flagrant, irréfutable,
que Vigné d'Octon avait dit vrai ?

La conquête accomplie par de pareils
moyens, devait entraîner avec elle une ad-
ministration adéquate.

En pays conquis, le sans-gêne est de ri-
gueur. Les administrateurs coloniaux et les
agents des comptoirs commerciaux le firent
bien voir aux pauvres noirs dépouillés et dé-
sarmés.

Tous les moyens furent employés pour les
pressurer et les tondre comme de vulgaires
moutons. Il faut bien que le haut commerce
s'enrichisse ! Quand le commerce va, tout va !

En effet tout allait bien là-bas, pour ces
budgetaires. Un point noir cependant as-
sombrait l'âme de ces « exilés ». La vie y
était d'une monotonie désespérante. Le nègre
était tout indiqué pour servir de distraction.
Ils trouvèrent des joies sadiques à la con-
templation des grimaces horribles, provo-

quées chez le patient par des supplices savants.

Que voulez-vous, il faut que le temps pas-
se ! Les divertissements sont rares et ceux-là
sont nouveaux. Il est si doux de violer une
nègresse aux dents blanches et de brûler la
cervelle de l'amant qui exquise un geste de
mécontentement.

Et puis n'était-ce pas pour la France qu'ils
se dévouaient ? N'était-ce pas pour enrichir la
« mère » patrie qu'ils étaient là ? Au diable
les sentimentaux s'indignant pour quelques
négrillons expédiés *ad patres* ! Il faut bien
inspirer à ces « barbares » (?) une terreur
salutaire.

Le gouverneur et les comptoirs laissaient
faire ; l'essentiel n'était-il pas que l'argent,
sous forme de caoutchouc et autres denrées,
affluât dans les caisses ?

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à
dire. Les « coloniaux », artisans de ces
opérations louches, sont tenus — nous savons
pourquoi — à une grande tolérance à l'égard
de leurs agents.

Sous le prétexte mensonger d'instruire, de
policer, de civiliser, en un mot, les tribus
qualifiées de sauvages, ces honnêtes gens se
font des rentes, par un trafic éhonté.

Leur silence est un silence de complices.

Ces forbans ont soit d'or ! Pour satisfaire
cette soif inextinguible, que leur importe
quelques coups de matraque, quelques assas-
sinats, quelques vols ? Ce n'est pas eux qui
reçoivent et on ne les violera pas, eux ! Et
que dire de nos vertueux ministres, mieux
renseignés que personne, permettant ces vols,
ces atrocités, ces crimes ?

Ils palabrent, assez souvent, sur la bonté,
la charité, l'humanité. Bien mieux que d'En-
nery et autres « talentueux » écrivains, ils
savent, par l'étalage de sentiments généreux,
faire pleurer nos braves pompiers, aux jours
de revue, et leurs électeurs dans les comices
agricoles. Que devient cette immense pitié
à grand tralala ? Ah ! les bons apôtres ! fai-
seurs de morale et redresseurs de tort !

Au fait ! nous étions déjà fixés.

L'implacabilité dont ils font montre vis-à-
vis du pauvre qui a pris de quoi manger, ou
l'a simplement demandé, de la doulou-
reuse prostituée vendant ses baisers pour
vivre, de l'ilotte se redressant pour la con-
quête de sa dignité, de sa liberté ; de l'écrit-
tain courageux osant prendre la défense de
tous les écrasés, de toutes les épaves que
charrie la vie, n'est-elle pas bien faite pour
montrer ces tartufes sous leur véritable jour ?

Il nous incombe de dessiller les yeux des
aveugles, complices inconscients, eux aussi,
des ignominies qui se commettent. Voilà
notre tâche !

Tâche relativement facile ; il faut bien con-
staté que, malgré tous les éléments d'igno-
rance, semés, comme à plaisir, pour enténé-
brer la conscience populaire, celle-ci a par-
fois des lucidités soudaines. Et, l'on ne sur-
prend pas impunément sa naïveté.

Certes, ce n'est pas l'œuvre d'un jour ;
mais, petit à petit, l'humanité s'éveille, et le
moment vient où les tyrannaux se croyant
bien abrités, la vérité lumineuse fait tomber
les masques.

Henri Dayen.

Excitations au Meurtre

A ceux qui poussent actuellement des
cris de haine contre les signataires de l'af-
fiche antimilitariste, coupables à leurs
yeux d'excitation au meurtre, — je dédie
le petit fait suivant :

Il y a deux ans une de mes parentes
habitant une commune rurale du pays de
Caux, avait offert l'hospitalité de son mai-
son à une amie accompagnée de son mari
et de ses enfants (je dois dire ici que ma
parente est une femme affranchie de tous
dogmes et idées religieuses, ce qui, dans
sa commune, lui vaut la malveillance de
tous). Or, on apprit — comment ? je n'en
sais rien — que les amis qu'elle recevait
étaient israélites. L'esprit public fut boule-
versé. Le curé se mit de la partie, et, le
dimanche qui suivit le départ du ménage
juif, il tint à ses ouailles un sermon de cir-
constance.

— « Oui mes frères, y disait-il pour ter-
miner, nous devons tous haïr les Juifs qui
sont les descendants des meurtriers du
Christ. Nous devons les chasser de nos mai-
sons, les poursuivre de notre mépris, ven-
ger sur eux, enfin, les tortures du divin
Sauveur. — Il ne devrait leur être permis
ni de travailler, ni de manger, ni de vivre.
— Et non seulement, mes frères, nous de-
vons haïr ainsi les Juifs, mais nous devons
étendre notre haine à leurs amis, à ceux
qui les reçoivent, et trouvent du plaisir
en leur société ».

Ce qu'il advint pour ma parente, des sui-
tes de cette provocation cléricale, on le de-
vina aisément. Mais ce n'est pas sur ce
point que j'insiste ; c'est sur cet autre.

Quelle excitation au meurtre n'était-ce
pas que ces paroles tombant d'une chaire
où tant de sots et d'inconscients vont en-
core prendre le mot d'ordre ? L'affiche de
l'A. I. A., elle, ne s'érige pas en dogme,
tandis que la parole du prêtre est déclarée
article de foi.

« Les Juifs ne devraient avoir le droit
ni de travailler, ni de manger, ni de vivre »
mais c'est l'absolution de toutes les cruau-
tés, cela !

A travers les Ages, de semblables exci-
tations ont été faites par des émissaires de
tout acabit ; et si je cite ce fait, ce n'est
pas pour sa rareté ; que de fois nous
avons entendu des vociférations et des me-
naces de mort contre les Juifs. Nul pour-
tant n'a songé à poursuivre les excitateurs.

Il est vrai que les Juifs, c'est si natu-
rel de les opprimer et de les persécuter !
Tandis que le fait de se révolter contre
eux qui jusqu'à présent ont détenus le
pouvoir de persécuter et d'opprimer les
autres, voilà qui est beaucoup plus grave.

Il faut être logique : le capitaine est fait
pour commander le meurtre, le soldat pour
l'exécuter, et le gréviste pour le subir. Ce-
la, c'est l'ordre social ; et si vous refusez
d'en comprendre la beauté, c'est que vous
êtes un être dépourvu de l'intelligence
moutonnière qui caractérise le « bon ci-

vois des huit heures suit quand même son
petit bonhomme de chemin.

Voici qu'une puissante administration,
la compagnie Châtillon-Commentry, qui a
des bagnes industriels un peu partout, à
Fourchambault, à Neuves-Maisons, à Mont-
luçon, etc., vient d'inaugurer un nouveau
truc. Se rendant compte qu'il sera bien dif-
ficile de s'opposer à l'application des huit
heures en fermant les portes de ses bagnes,
cette compagnie qui travaille en grande par-
tie pour l'Etat français etc., les autres, son-
ge à laisser lesdits bagnes ouverts au lieu
de les fermer. Dans chaque usine, il y a
un assez grand nombre d'employés, bureau-
crates, dessinateurs. Or, voilà tout trouvés
ceux qui devront, en cas de grève rempla-
cer les travailleurs. Depuis quelque
temps, tour à tour, les dix employés sont
placés, durant quelques jours aux machi-
nes-outils, fours, laminaires afin d'être en
état de faire fonctionner ou de paraître
faire fonctionner les usines de la compa-
gnie.

Reste à savoir si ce procédé sera aussi
efficace que le croient les gros bonnets
de la compagnie en question ; reste à sa-
voir si, au premier mai prochain, les at-
eliers étant vides de leurs nègres habituels,
les employés consentiront à faire une be-
sogne de faux-travaux, consentiront à être
des traîtres à leur propre cause en oubliant
que les travailleurs manuels sont comme
eux des exploités dont les intérêts sont
liés aux leurs ; reste à savoir si le pro-
létariat en jaquette consentira à faire le jeu
de la classe patronale ?

On peut en douter. Néanmoins, il im-
porte que les militants syndicalistes, que
la classe ouvrière organisée, que tous ceux
enfin qui veulent les huit heures se hâtent.
Qu'ils avisent à s'opposer à tout ce que la
bourgeoisie capitaliste tentera contre la
journée de huit heures, commencement de
la mise en vigueur des desirs des volon-
tés du grand parti du Travail.

Louis Granddier.

Un scandale littéraire

M. BRUNETIERE A HONTE
DE FRANÇOIS COPPÉE

Il y a quelques mois, la *Revue des Deux
Mondes* publiait un papier de François Cop-
pée, intitulé *Château à vendre*. Les vers en
étaient si plats, si niais et si bouffons, que
plusieurs lecteurs crurent, un moment, à une
parodie agréable de Coppée lui-même. Quel-
ques abonnés de M. Brunetière protestèrent
contre l'insertion de cette « littérature ».

Notre confrère *L'Œuvre Nouvelle* fit quel-
ques citations cocasses et rudoya fortement
le directeur de ces *Œuvres* qui feignait d'igno-
rer les sublimes stances de Moréas et résér-
vait son recueil aux insanités littéraires de
ses amis politiques.

Or, le voilà qui récidive. La *Revue des
Deux Mondes* du 1^{er} novembre publie une
nouvelle pièce de François Coppée. Quand
on est plat et niais, c'est pour longtemps. Le
morceau est digne du précédent. Il est ques-
tion d'une famille de soldats. Mais je vous
fais grâce du sujet. Qu'il me soit permis,
lecteurs, de vous infliger quelques vers seu-
lement.

Il se marie, un fils lui naît et — quel bon-
heur ! —

Quand, avec un bâton, l'enfant dit : « Portez...
[arme] »

(Page 222)

Se rappelant toujours cet ordre laconique,
Le fils du général entre à Polytechnique.

Il en sort en bon rang, bourré d'algèbre et d'x.
Et (l'annuaire est là) Morel (Victor-Félix).

(Page 223)

Que d'excellents soldats il nous a préparés
Ce bon Français, dans la « réserve » et dans
[l'active] !

(Page 226)

« Non, la France n'est pas en décadence !
[Non] !

« Que le danger surgisse ! Un seul coup de
[canon]

« Chassera les affreux nuages d'anarchie ! »
[Non] !

(Page 228)

Arrêtons-nous. Cela suffit pour donner l'idée
de la chose. Tout le morceau est dans ce
style et à cette hauteur intellectuelle.

D'ailleurs, M. Brunetière est si peu fier de
son collaborateur, qu'il a inséré le « poème »
de Coppée à la queue du périodique, juste
au-dessus de Francis Charmes, dont la char-
mante modestie ne s'offense d'aucun voisinage.

N'importe, le directeur de la *Revue des
Deux Mondes* a beau rougir, son acte demeure
le même : insérer dans un recueil de haute
littérature de pareilles saletés, c'est tromper
sciemment ses lecteurs et ses abonnés. Cela
est bien autrement grave que de classer des
fiches, ou de fourrer de la margarine dans du
beurre. M. Brunetière doit le comprendre.

Il n'est pire péché que de propager la lai-
deur intellectuelle.

M. Ferdinand Brunetière est, paraît-il,
fort malade. Je ne vois là qu'un avertissement
de Dieu.

Vous entendez que je ne veux parler d'Apol-
lon.

Aperçus.

L'Agitation

MONTLUÇON

Les militants montluçonnais avaient, il y a
quelques semaines, annoncé leur intention de
faire paraître un organe libertaire dans l'Allier.
Les persécutions dont ils furent l'objet les em-
pêchèrent de mettre leur projet à exécution à la
date voulue. Ce n'est que partie remise.

L'insuccès paraîtra quand même. Des listes de
souscriptions sont lancées qui devront permettre
à l'organe en question de voir le jour. Une com-
mission a été choisie dont le trésorier est le ca-
marade Duchoux, rue Neuve, à qui les délen-
teurs de listes devront envoyer les fonds.

EN ESPAGNE

Le jury de Madrid vient, une fois encore, de
se prononcer contre la liberté de pensée. Douze
sauvages transformés en juges, pour la circon-
stance, viennent de condamner le camarade Ber-
mejo à huit ans de travaux forcés.

Bermejo, il est vrai, s'était rendu coupable d'un
crime horrible ; il avait osé, au cours d'un mee-
ting, s'élever contre les entrepreneurs des tra-
vaux de construction du réservoir de la puissante
compagnie madrilène des Eaux, responsables de
la catastrophe où plusieurs ouvriers trouvèrent
il y a quatre mois, la mort à la suite d'un chou-
lement dû à la mauvaise qualité des matériaux
employés.

Notre malheureux camarade a certainement eu
tort de protester publiquement contre l'impré-
voyance patronale qui plonge dans le deuil et la
misère plusieurs familles.

Il aurait dû ne pas oublier — c'est le président
de l'audience qui le lui a rappelé — « que les
hommes doivent s'incliner devant les desseins
impénétrables de la divine Providence, laquelle
sait choisir entre ses enfants, ceux qu'elle juge
dignes de jouir de la présence du Seigneur ».

★

Le général Fuenfies, gouverneur militaire de
Barcelone, vient de refuser à la *Ligue pour la
Défense des Droits de l'Homme*, l'autorisation
de tenir un meeting, les orateurs inscrits ayant
annoncé qu'ils s'occuperaient du cas du capitai-
ne, lequel comme on le sait, confectionnait
des bombes qu'il cachait dans les montagnes de
Catalogne pour ensuite les... découvrir.

Cet ingénieur procéda qui permettait de jus-
tifier la persécution dont étaient l'objet nos
camarades espagnols, a été heureusement évité.

La vieille étoile de peau qui gouverne Barce-
lone en est désolée.

Il faudra chercher autre chose !

POUR LES VICTIMES DU COMLOT

Notre bon camarade, le peintre Maxi-
milien Luce, met en vente deux peintu-
res au profit de nos amis Malato, Valli-
na, Caussanel et Harwey.

Prix, 100 francs pièce. Ces tableaux
sont exposés au bureau du « Libertaire »
15 rue d'Orsel.

L'Internationale

Antimilitariste

Les nationalistes de toutes espèces ont
profité du retour d'exil de Paul Déroulède,
notre Don Quichotte national, pour tenter
une manifestation patriotique. Les « gueurs
de la L. D. P. voulaient que l'arrivée à Paris
de leur président — arrivée préparée par la
plus tapageuse des réclames fut pour eux
l'occasion d'une protestation contre nos
idées internationalistes. Et le chef de cette
fameuse ligue, jadis florissante, agonisant
aujourd'hui sous les coups de notre action,
fut acclamé, dimanche dernier, comme le
Rédempteur du patriotisme français.

La presse du *Parti de l'Ordre*, celle qui,
il y a six ans, n'éprouva que très faible-
ment le besoin de protester contre le ban-
nisement du rapsodiste des « Chants du
Soldat » n'a pas à présent de louanges as-
sez flatteuses pour célébrer le retour d'un
« meilleur fils de France ».

L'attitude des feuilles bourgeoises est ca-
ractéristique à cet égard. Avec un admira-
ble ensemble, ses folliculaires se sont éle-
vés, ces jours-ci, d'un octave dans leur con-
cert d'imprécations patriotiques et conser-
vatrices.

D'autre part, il apparaît clairement que
les innombrables actes d'arbitraire (inti-
midation, perquisitions, arrestations) dont
nous flûmes et sommes encore l'objet de
la part du gouvernement républicain, n'ont
pour but que de briser l'élan révolution-
naire de notre propagande, dont les effets
deviennent de plus en plus menaçants pour
la sécurité des puissants du jour.

Les fureurs de la presse bourgeoise, les
colères des gredins, que les coups de force
policiers tentés sur notre dos n'ont suffi à
calmer, loin de paralyser notre action, ne
peuvent, au contraire, que stimuler notre
énergie à l'accomplir jusqu'au bout.

L'efficacité de notre besogne se mesure
aux protestations qu'elle soulève chez nos
adversaires. Ces derniers chromatent
ainsi sa valeur.

Il importe que les sections redoublent
d'ardeur, d'opiniâtreté dans la lutte qu'elles
ont entreprise contre le soutien essentiel
des privilèges capitalistes. Si elles le ven-
lent, l'A. I. A. peut être le meilleur outil de
destruction du militarisme.

Il faut que les hommes libres se péné-
trent bien de cette idée que la vie de cette
institution, honte des temps présents, est
subordonnée à la somme d'efforts qu'ils
apporteront dans la lutte. Et c'est pour-
quoi nous voulons insister auprès des sec-
tions sur la tâche nettement déterminée
qu'elles ont à accomplir.

La force de notre Association réside dans
le fait qu'elle est indienne de toute alliance
équivoque. Ses initiateurs ont voulu réunir
sur ce terrain commun toutes les forces ré-
volutionnaires qui, dispersées, ne pouvaient
acquiescer la même puissance.

Loin d'être le fait d'une coterie, les sec-
tions doivent, au contraire, ouvrir toutes
grandes leurs portes aux activités révolution-
naires pour qu'elles puissent s'y mani-
fester librement. Si l'on veut bien admettre
que l'Association est une nécessité essen-
tielle de la propagande, il est important
que les membres d'une organisation — et
c'est le cas pour l'A.I.F. — tiennent compte
des exigences, administratives ou autres,
qu'elle comporte.

En satisfaisant au minimum

Communications

L'UNIQUE

Dans le but d'élargir le cercle de la propagande anarchiste et d'atteindre certains milieux où les journaux hebdomadaires ne pénètrent pas ou n'exercent que peu d'influence, divers camarades ont résolu de faire paraître une revue mensuelle anarchiste.

Le groupe initiateur s'est assuré le concours de nombreux écrivains anarchistes ou anarchisants qui essaieront de dégager la philosophie de l'anarchisme et de divers propagandistes à même de présenter, suivant leur expérience, des propositions de tactique anarchiste. Pourvu que les camarades lui prêtent vie, cet organe *L'Unique*, sera ce qui nous manque et que l'on trouve ailleurs, chez les socialistes notamment : une revue mensuelle des idées et du mouvement anarchistes.

Les organisateurs espèrent que le concours d'aucun camarade ne leur fera défaut dans cette œuvre. Ils prient en conséquence ceux qui se croient intéressés — tous, n'est-ce pas ? — de les aider dans la mesure de leurs forces : par l'envoi d'une souscription volontaire, la promesse d'un abonnement et la demande de listes de souscription, nous insistons surtout pour que les camarades sympathiques se hâtent de nous faire parvenir des listes de souscription et de les faire remplir, de telle manière que *L'Unique* puisse paraître en janvier prochain.

Adressez la correspondance et les envois de fonds au camarade Paul Maubel, 47, rue Daguerre, Paris (XIV).

Ligue de la Régénération humaine

Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, Lundi 20 Novembre, à 8 h. 1/2 du soir, grande Conférence publique, sous la présidence d'Eugène Fournière, avec le concours de Mme Nelly Rotissel. Sujet traité :

BEAUCOUP D'ENFANTS ?...

Conséquences individuelles, familiales et sociales de la liberté de la maternité.

Camarades, Les proclamaux nationalistes et revanchards vous disent : faites-nous beaucoup d'enfants, nous vous en donnerons des soldats... Ils préparent toutes les religions proclament : Croissez et multipliez-vous. Les capitalistes encouragent les nombreuses familles par des primes à la fécondité. A ces exhortations intéressées nous opposons : La liberté des adultes à ne procréer que selon leur volonté dans les limites assignées par la production de la vie, nous sauvera de l'immolation de l'espèce humaine, en vue de plus de bonheur et de plus de liberté.

Audition gratuite de chants, poésies, proses, par Mmes Marceilly, de l'Odéon ; Th. Clément, M. Camille Sorde, de l'Odéon.

Prix des entrées : Réservées, 2 fr. ; Parterre, 1 fr. ; Galeries, 0 fr. 50.

L'Education Mutuelle

Université Populaire de Choisy-le-Roi

Siège social : 50, rue Chevreul

Entrée gratuite. Les conférences commencent à 8 h. 1/2 précises et sont interrompues à 10 h.

Samedi 11. — Armand : Les Doukhobores, origine, histoire, aventures au Canada (avec projections).

Dimanche 12. — A une heure : Réunion amicale, jeux divers, photographiques. — A 3 h. 1/2 : G. Paul : La question agricole

L'Aube Sociale

Université Populaire

4, passage Davy (av. de St-Ouen, 50, 18°)

Vendredi 10. — Dr Maitlano, de l'Institut Pasteur : La méthode scientifique.

Mardi 15. — Jeanne Dubois : Le bonheur et la femme dans son rôle de mère.

Vendredi 17. — Vulgus : Origine des vices (III).

Mardi 22. — Mlle G. Coblenze : L'Evolution de l'humanité.

Vendredi 24. — Mme Zielinski : Le mouvement révolutionnaire en Pologne.

Mardi 29. — Dr Query : De la syphilis et ses conséquences (projections).

Groupe d'Education Libéraire

du XII^e Arrondissement

22, rue du Rendez-Vous (cité du Rendez-Vous)

Mardi, 14 novembre, à 8 h. 1/2, Mme Zielinski : Cours de médecine pratique.

Jeudi, 16 novembre, à 8 h. 1/2, réunion mensuelle des coopérateurs communistes de Paris et de la banlieue.

Conférences G. Roussel

Le camarade Roussel, désirant faire en France une série de conférences sur *La Grèce antique et la Révolution en 1906*, demande aux groupements, syndicats, Bourses, etc., susceptibles d'organiser des conférences, de bien vouloir lui écrire à Berthencourt, par Moy (Aisne).

Causeries populaires des V^e et XIII^e

37, rue Croulebarbe

Samedi, 11 novembre, à 8 h. 1/2, causerie par le camarade Vulgus sur le sort de la femme depuis les temps préhistoriques.

Les femmes sont priées instamment de bien vouloir assister à cette causerie.

Comité de Défense Sociale

Reçu :

M. G. Fumel, 1 fr. ; Un expulsé, 3 fr. ; Loris, 1 fr. ; Syndicat des sculpteurs, liste 126, 4 fr. ; Chirier, 2 fr. ; Liotard, 2 fr. ; Jacques, 1 fr. ; Bancel, 2 fr. ; Cornoloup, 1 fr. ; Moulis, à Hyères, liste 475, 9 fr. 65 ; Travailleurs réunis de Brest, liste 495, remis par Muller, 4 fr. 10 ; Maurel, à St-Maisme, Dauphin, liste 476, 20 fr. ; Anthime, société d'épargne communiste, liste 448, 16 fr. 50 ; Cellard, Vienne, liste 480, 23 fr. ; Mahols, Journal des Ports, Marseille, liste 492, 7 fr. 55 ; Delaporte, syndicat de la carrière du Bel-Air, liste 408, 3 fr. Total : 100 fr. 80.

Dépenses : correspondance Poinard et carnet à souche, 1 fr. 90.

Entente Economique

Samedi 11 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, sa/e Chamamère, rue Paul-Bert, causerie par Calazel sur l'Entente Economique.

MARSEILLE

Veritas, groupe de propagande libertaire, Jeudi 13 novembre, à neuf heures du soir, réunion de tous les adhérents au groupe, salle de l'Union, 63, Place Saint-Michel.

Samedi 18 novembre, soirée littéraire et artistique. (Entrée libre).

Le piano sera tenu par le camarade X.

La Muse Rouge. Samedi 11 novembre, à 9 heures du soir, bar Frédéric, 11, rue d'Aubagne, soirée familiale et artistique.

1^{re} partie : chants et poésies, avec le concours assuré de nombreux camarades avec un répertoire nouveau.

2^e partie : 2^e acte de la *Fille Elisa* (La Plaidoirie), de Jean Ajalbert.

LYON

Les camarades sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le lundi 13 novembre, à 8 heures du soir, café des Réunions, place de l'Hôpital, à Lyon, à seule fin de constituer un groupe anarchiste et de s'entretenir de la question du journal régional.

MONTPELLIER

Les libertaires de Montpellier viennent de fonder un groupe d'études sociales.

Une bibliothèque est à la disposition de tous les camarades qui pourront prendre des volumes.

Tous les mercredis de 8 h. 1/2 à 11 heures du soir : tous les dimanches de 9 h. à 11 heures du matin.

Samedi 10 novembre, causerie sur le *Patrimoine*, et commentaires sur la lettre de Kropotkine au Temps.

Les camarades qui possèdent de vieux journaux et brochures sont priés de les faire parvenir au groupe, qui les utilisera au mieux de la propagande.

Adressez correspondance et communications au siège du groupe, 7, rue Rambaud, Montpellier.

LIEGE

Cercle libre d'Etudes sociales. — Local, au Casino de l'Est, rue Méan, Liège.

Samedi, 11 novembre, à 8 h. précises, conférence. Sujet : « Le mouvement social, un organisme nécessaire ».

VERVIERS

Un groupe d'ouvriers conscients avaient constitué pour leur usage personnel, une bibliothèque sociologique et scientifique.

Cette œuvre communale ayant pris une certaine extension, ils ont décidé, dans le but d'aider à l'émancipation intellectuelle de leurs semblables, de la mettre gratuitement à la disposition du public.

Ils espèrent que leur initiative sera appréciée des intéressés et que tous ceux qui s'occupent du relèvement moral de l'ouvrier voudront bien leur prêter leur concours.

Bibliothèque libertaire Vervétoise

Elle est ouverte, tous les dimanches, de 11 à 14 heures. — Siège : rue du Temple, cour Defebereux, 12, au 1^{er}, à Hodimont, Jéz-Verviers.

PETITE CORRESPONDANCE

L. Borde, Brive : C'est avec plaisir que nous recevrons les renseignements que vous nous adresserez. Ce sont plus particulièrement des faits locaux que nous désirerions.

G. Lanoire, La Réole : Précis d'histoire de France, à la librairie J. B. Clément, 14, rue Victor-Massé, Paris.

Garaval, Voinon : « En Guerre » n'est pas encore édité. Dès que ce sera fait, nous l'annoncerons.

Maurice Rigollet : Vous pourrez voir votre oncle chez Pichon, 43, rue Malhieu, St-Ouen.

Le camarade Michel Watelet demande des nouvelles de Louis Meyer. Réponse par Le Libéraire.

V. Labonne : C'est certainement de la mauvaise volonté de la part de la tenancière. La maison Hachette n'a aucune raison pour se refuser à faire le service. Vous pouvez exiger la mise en vente du Libéraire.

Un libertaire de Rochefort : Vous oubliez de me donner votre adresse. Je ne puis vous envoyer des détails suffisants par la voie du journal. — Dr L. B.

Un socialiste anarchiste : On voit bien que vous êtes en effet un petit peu socialiste, camarade ; vous avez la foi aux médicaments. — Après tout, c'est une foi bien plus raisonnable que beaucoup d'autres. Mais, dans l'espèce, vous ne m'avez pas compris du tout ; j'ai dit que nul médicament n'était capable d'agir dans la tuberculose au premier degré. Je constate donc avec plaisir que lorsque vous vous êtes soigné, vous n'étiez pas tuberculeux... et voilà toute la morale à dégager de votre petite histoire.

Lambrette : Oui, envoyez une adresse à l'A.I.A.

Section A. I. A., Bordeaux : Le Comité a adressé deux circulaires à Labonne, ignorant que celui-ci avait quitté Bordeaux. Pouvez-vous rentrer en possession de celles-ci.

Au camarade Sporn : Le Dr L. B. n'habite plus à Paris ; vous pouvez lui écrire au journal ; nous ferons parvenir.

J. M. — Passera au prochain numéro. Envoyez surtout des renseignements sur la situation économique et morale des travailleurs dans votre région.

POUR MALATO ET SES CO-DETENUS

| | |
|--|------|
| E. M. et sa compagne..... | 0 50 |
| Michel Watelet..... | 0 50 |
| Un sympathique..... | 0 25 |
| Collecte faite à la réunion Hervé (section A.I.A. d'Asnières)..... | 8 30 |
| Un révolté..... | 1 05 |
| Le Groupe libertaire de Lens..... | 2 » |

POUR LA MERE DE JACOB

| | |
|-----------------------------------|------|
| Am..... | 0 50 |
| J. Fall..... | 1 » |
| Le Groupe libertaire de Lens..... | 2 » |

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

| | |
|---|--------|
| Souvenirs du Bagne (Léon Courtois)..... | 3 » 30 |
| Aprez le Bagne (Léon Courtois)..... | 3 » 30 |
| Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)..... | 3 » 30 |
| Gamisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Dessaulle)..... | 3 » 30 |
| L'Enferme (Gustave Geffroy, avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)..... | 3 » 30 |
| L'Armée contre la nation (Urban Gohier)..... | 3 » 30 |
| Les prétoires et la Congrégation (Urban Gohier)..... | 3 » 30 |
| A bas la Caserne ! (Urban Gohier)..... | 3 » 30 |
| Le peuple du XX ^e siècle (Urban Gohier)..... | 3 » 30 |
| La Vie des Abeilles (de Meierlinck)..... | 3 » 30 |
| Le Bilateral (J.-H. Rosny)..... | 3 » 30 |
| Les Rétractaires (Jules Vallès)..... | 3 » 30 |
| Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 volumes, chaque..... | 3 » 30 |
| Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 volumes, chaque..... | 3 » 30 |
| Les Quatre Evangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola), 3 vol., chaque..... | 3 » 30 |
| La Morale des Jésuites (Paul Bert)..... | 3 » 30 |
| Theories sociales et politiques (Er. Charles)..... | 3 » 30 |
| La Mêle sociale (G. Clemenceau)..... | 3 » 30 |
| Le Grand Pan (G. Clemenceau)..... | 3 » 30 |
| Les plus forts (G. Clemenceau)..... | 3 » 30 |
| Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)..... | 3 » 30 |
| L'Epaulette (G. Darien)..... | 3 » 30 |
| Sous le burnous (Hector France)..... | 3 » 30 |
| Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)..... | 3 » 30 |
| L'Amé de demain (Eug. Fournière)..... | 3 » 30 |
| Les vocations, poésies (Clovis Hugues)..... | 3 » 30 |
| Le Nihilisme russe (Ernest Lavigne)..... | 3 » 30 |
| Urban Granier et les possédés de Loudun (Dr Leguë)..... | 3 » 30 |
| Le Koran (Mahomet), trad. par Kasmizski..... | 3 » 30 |
| L'Amé nue, poèmes (Edmond Haracourt)..... | 3 » 30 |
| Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Loundre..... | 3 » 30 |
| Œuvres de Rabelais, édition P. L. Jacob..... | 3 » 30 |

L'imprimeur-Gérant : Hélène LECADIEU 15, rue d'Orsel, Paris.

QUINZIEME

Samedi, 11 novembre, à 8 h. 30 du soir, sa/e de l'Emancipation, 38, rue de l'Eglise, réunion de la section.

Les camarades sont priés d'y venir en grand nombre.

VINGTIEME

Réunion le 13 novembre, à 9 heures du soir, 27, rue des Maronnites.

Décisions à prendre pour les réunions de la section. — Urgence.

ASNIERES

Mardi dernier, la section, de concert avec la section du Parti socialiste, donnait une grande réunion publique qui a obtenu le plus brillant succès. Cinq cents personnes, au bas mot, comptaient l'auditoire. C'est dans la plus grande attention que le conférencier, Gustave Hervé, exposa la thèse antipatriotique et antimilitariste. On connaît la dialectique convaincante de Gustave Hervé. Débarrassé de tout artifice oratoire, sa parole hardie et communicative force la réflexion du plus réfractaire. La forme concise dans laquelle l'auteur de *Leur Patrie* traite son sujet, ne laisse place pour aucune équivoque. Chez lui, nulle ambiguïté, la phrase est franche, catégorique, volontairement brutale.

Après avoir percé à jour la religion patriotique, examinée, analysée et réduite à néant l'échafaudage de sophismes à l'aide duquel les saluts faibles tentent de légitimer les hautes internationalistes, les conflits guerriers, les combinaisons financières et les ignominies du régime militaire, Hervé montre l'action régressive de l'état-major socialiste en marche vers le pouvoir.

L'orateur indique ensuite quelle devra être l'attitude du prolétariat mondial, en cas de guerre. Refus de participer à l'entreprise des gouvernants et tirer parti en vue d'une transformation sociale de l'état particulier créé par l'ordre de mobilisation, tel est, suivant Hervé, les deux phases que doit revêtir l'action ouvrière des deux côtés de la frontière.

Après lui, M. Tander, qui se réclame du nationalisme, vient attester la vitalité de l'esprit patriote. Il s'insurge contre la lâcheté et la peur, deux sentiments bas, que semblent vouloir flatter et exalter les internationalistes en prêchant l'abstention en période de guerre.

Hervé riposte. « Nous n'avons pas, dit-il, la même conception de la valeur et du courage. L'acte d'un homme qui se dresse contre toutes les forces coercitives d'un pays, contre le chauvinisme bestial de la populace, n'apparaît comme un acte autrement courageux que le geste de celui qui, sans révolte et sans discussion, cède à l'injonction du gouvernement. »

Un ordre du jour, consacrant les idées exposées au cours de la réunion par Gustave Hervé, est adopté à l'unanimité. Les prières sont voix à une collecte, faite en faveur des victimes du complot policier des révolutionnaires russes, produit 16 fr. 60. La moitié de cette somme est versée au *Libéraire*, le reste est adressé aux Israélites de Russie, pour l'achat d'armes de défense. Cet exemple mérite d'être suivi.

La section se réunira le vendredi 11, salle Bellier, rue des Bourguignons, Asnières.

Ordre du jour : Les poursuites contre le C. N. L'organe de l'A. I. A.

LYON

Une nouvelle section s'est constituée aux Brotteaux. Nous invitons tous les camarades qui voudraient y adhérer, à se faire inscrire le vendredi, au café Nigay, 68, rue Montgolfier.

SAINT-CLAUDE

La section se solidarise entièrement avec les signataires du manifeste poursuivi, et réclame sa part des poursuites intentées.

BORDEAUX

Réunion des camarades, dimanche 12 novembre, chez Lachaud, 4, rue Karreyre.

Ordre du jour : Nomination d'un nouveau secrétaire ; questions relatives à l'A. I. A. ; affaire des affiches ; questions diverses.

Les camarades sont instamment priés de venir.

MARSEILLE

Vu l'importance des événements actuels, relatifs à l'antimilitarisme, tous les camarades des sections de Marseille sont priés d'assister à la réunion extraordinaire qui aura lieu le dimanche 12 novembre, à 6 heures du soir, au bar Frédéric, 11, rue d'Aubagne.

ANDUZE

La section, à l'unanimité de ses membres, demande à être comprise dans les poursuites exercées contre le comité national.

Une liste portant les noms des adhérents à la section a été adressée au comité.

EN VENTE

au "LIBERTAIRE"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adressez lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

BROCHURES

| | POSTE |
|---|---------|
| Communisme et Anarchie (P. Kropotkine)..... | 0 40 15 |
| Machinisme (Jean Grave)..... | 0 40 15 |
| La Panacée Révolution (Grave)..... | 0 40 15 |
| Colonisation (Grave)..... | 0 40 15 |
| Communisme expérimental, par Fortuné Henry..... | 0 40 15 |
| A mon frère le paysan (Elisée Reclus)..... | 0 40 15 |
| L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)..... | 0 40 15 |
| La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Neillau)..... | 0 40 15 |
| Entre Paysans (Malatesta)..... | 0 40 15 |
| Militarisme (Domela Nieuwenhuis)..... | 0 40 15 |
| L'Education libertaire (Domela)..... | 0 40 15 |
| Declarations d'Etienne (L.)..... | 0 40 15 |
| Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)..... | 0 40 15 |
| Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)..... | 0 40 15 |
| L'Anarchie (A. Girard)..... | 0 40 15 |
| Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Dolezal)..... | 0 40 15 |
| Nouveau Manuel du soldat..... | 0 40 15 |
| Immortalité du mariage (Chaughu)..... | 0 40 15 |
| Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire..... | 0 40 15 |
| La Lépre religieuse..... | 0 40 15 |
| Les crimes de Dieu (S. Faure)..... | 0 40 15 |
| Fin de la Congrégation. — Comment de la Révolution (U. Gohier)..... | 0 20 25 |
| L'Art et la Société (Ch. Albert)..... | 0 15 20 |
| L'Anarchie (Malatesta)..... | 0 15 20 |
| Le Militarisme (D. H. Fischer)..... | 0 15 20 |
| Le rôle de la Femme..... | 0 15 20 |
| L'absurdité de la politique (Paraf-Javal)..... | 0 45 20 |
| La Femme dans les U. F. et les syndicats (E. Girault)..... | 0 45 20 |
| At café, par Malatesta..... | 0 20 25 |
| La Vache à Lait, par G. Yvelot, (préface d'Urban Gohier)..... | 0 20 25 |
| Les Temps Nouveaux (Kropotkine)..... | 0 25 30 |
| Documents socialistes, par Dal..... | 0 30 40 |
| Rapports du Congrès antiparlementaire..... | 0 50 0 |
| L'Education et la Liberté (Manuel Devaldes)..... | 0 50 60 |
| Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure..... | 0 45 20 |
| Libre Examen (Paraf-Javal)..... | 0 25 30 |
| Les deux haricots, image par Paraf-Javal..... | 0 40 15 |
| Justice..... | 0 45 20 |
| Grève générale (par les E.S.R.J.)..... | 0 40 15 |

Les Hommes de Révolution (par Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gerauld-Richard. La livraison.....

Syndicalisme et Révolution (D'Pierrot).....

Entretiens d'un philosophe avec Mme La Maréchale.....

La Grève des Electeurs (Mirbeau).....

Vers le bonheur (Sébastien Faure).....

Les lois scolaires de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste et Emile Pouget).....

Si j'avais à parler aux Electeurs (J. Grave).....

Bases du Syndicalisme (Pouget).....

Le Syndicat (Pouget).....

Aux Jeunes Gens (P. Kropotkine).....

La Journée de 8 heures.....

Organisation, initiative et cohésion (J. Grave).....

Les anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure).....

CARTES POSTALES

6 Vues de la Colonie d'Aiglemont

« L'Essai ».....

Contre l'Eglise, 6 cartes par J. Hénauld.....

EDITIONS DIVERSES

L'Anarchie (Kropotkine).....

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkine).....

La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal).....

De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes).....